

# Mathis Wackernagel veut désacraliser le PIB

**Ce Bâlois de 47 ans qui fait carrière outre-Atlantique est encore peu connu en Europe. Il est pourtant l'un des experts mondiaux les plus écoutés en matière d'environnement. Parce qu'il est le père, avec le Canadien William Rees, de l'empreinte écologique.**

Mathis Wackernagel a dix-huit ans en 1972. Cette année-là, le Club de Rome fondé par un ancien dirigeant de Fiat, feu Aurelio Peccei, publie un rapport qui fait grand bruit: «Halte à la croissance?». En pleine euphorie conjoncturelle – l'Occident vit encore dans les Trente Glorieuses – un groupe de dirigeants d'entreprise et d'universitaires remet en cause le modèle établi en posant la question des ressources terrestres que l'activité économique croissante de l'humanité pille de manière irraisonnée. Un an plus tard, le premier choc pétrolier arrive comme un argument inattendu en faveur de la réflexion du Club de Rome. Mais le choc passé, la croissance économique retrouvée enterre rapidement les questions iconoclastes des amis de Peccei.

En 1972 à Bâle, le père du petit Mathis discute avec son fils du contenu de cet ouvrage pas vraiment rédigé pour les enfants. Une vocation naît: «Cela a fondé mon intérêt pour ces questions», a-t-il expliqué récemment à notre confrère *Le Monde* (14 avril 2009).

22 ans plus tard, Mathis Wackernagel, doctorant à l'Université de Vancouver, met au point avec son professeur une méthode de mesure de l'activité humaine «qui pourrait concurrencer le PIB (Produit intérieur brut)», estime *Le Monde*. C'est l'empreinte écologique, dont *l'Echo magazine* a déjà parlé l'an passé (voir notamment EM 17 et 46 de 2008). Cette empreinte a mis du temps

à se frayer un chemin dans la jungle des indicateurs économiques. Aujourd'hui encore, elle est loin d'être reconnue. Mais au moins ses géniteurs sont-ils écoutés, surtout depuis la crise financière, souvent qualifiée de systémique, qui s'est abattue sur Wall Street l'an passé. Mathis Wackernagel est invité dans les

Les pays de la planète doivent comprendre qu'ils sont des débiteurs écologiques. Même la Suisse utilise trois fois plus de ressources écologiques qu'elle n'en a. Au niveau mondial, nous consommons les ressources naturelles à un rythme supérieur de 30% à leur vitesse de régénération.

**LES ÉCONOMISTES NE SONT PAS AU FAIT DES CONTRAINTES ÉCOLOGIQUES. CELA MÈNE À BÂTIR UN CHÂTEAU DE CARTES, UNE ILLUSION, UNE VISION FÉTICHISTE DU PIB À LAQUELLE LES HOMMES POLITIQUES ADHÈRENT.**

cercles huppés de Washington; il parle aux dirigeants des États-Unis et des institutions monétaires (FMI, Banque mondiale) qui tentent de remettre sur pied l'économie mondiale. Et il ne mâche pas ses mots...

**Le PIB est-il un instrument dépassé?**

– Le PIB est un bel outil comptable qui a été mis en service après la Deuxième Guerre mondiale, à un moment où les ressources naturelles n'étaient pas encore sous pression. Mais aujourd'hui, le grand défi réside précisément dans les pressions qui pèsent sur les ressources naturelles: la raréfaction de l'eau potable ou des produits alimentaires, la perte de la biodiversité ou l'érosion des sols. Tous ces phénomènes sont liés au métabolisme de l'humanité, à sa soif de ressources.

**Ni le FMI, ni la Banque mondiale n'ont vu venir la crise. Ces institutions sont-elles encore pertinentes?**

– L'état d'esprit économique qui domine au FMI et à la Banque mondiale sous-estime encore, voire ignore, les contraintes écologiques. Leur approche est un peu naïve.

**Naïve ou incompétente?**

– Ou dangereuse? Je ne sais pas. Le FMI et la Banque Mondiale continuent d'être dominés par les économistes. Les gouvernements aussi choisissent leurs conseillers parmi les économistes. Or, n'être entouré que par des économistes, qui ne sont pas au fait des contraintes écologiques, cela mène à bâtir un château de cartes, une illusion, une vision fétichiste du PIB à laquelle les hommes politiques adhèrent.

Pourtant, depuis des années, le FMI et la Banque Mondiale n'assurent-ils pas que leurs politiques de développement économique comprennent un solide volet environnemental?

– C'est vrai: les problèmes de l'environnement trouvent une place dans leurs politiques de développement, mais c'est une place mineure. Le prisme à tra-

Les plans de relance économique adoptés aux Etats-Unis et ailleurs comportent-ils une approche suffisamment intégrée des problèmes économiques et écologiques?

– On l'a déjà vu au sommet du G20, même s'il y a une reconnaissance du fait qu'il faut aller au-delà d'une approche uniquement fondée sur le PIB, toute

**L'APPROCHE QUI PRÉVAUT POUR LE MOMENT EST ABSOLUMENT ABSURDE, PUISQU'ELLE ABOUTIT À MAINTENIR LE SYSTÈME MÊME QUI EST RESPONSABLE DE LA CRISE.**

vers lequel le FMI et la Banque mondiale jugent la situation de tel ou tel pays reste le prisme du PIB.

**La reconnaissance du réchauffement climatique par les Etats-Unis ne vient-il pas trop tard?**

– L'administration Bush ne voulait pas s'engager dans ce dossier. Cependant, des initiatives ont été prises depuis longtemps au niveau local à travers les Etats-Unis, en particulier en Californie.

Et n'oublions pas que la plus grande part de la recherche scientifique sur les changements climatiques émane des Etats-Unis.

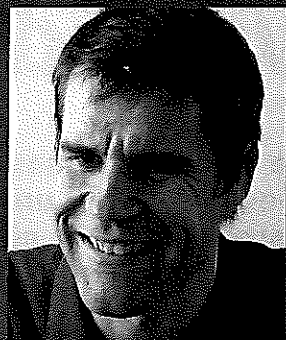
l'attention, dès qu'une crise éclate, se porte sur la baisse du PIB, et tous les plans de relance se focalisent sur la stimulation de la demande. Or c'est exactement le contraire de ce que nous devons faire. Nous devrions plutôt utiliser les plans de relance pour réorganiser nos économies, pour qu'elles soient moins dépendantes du pétrole, de la consommation d'énergie et de ressources non-renouvelables.

Malheureusement, l'approche qui prévaut pour le moment est absolument absurde, puisqu'elle aboutit à maintenir le système même qui est responsable de la crise. ///

*Swissinfo / Alain Dupraz*

**Le Suisse qui monte**

Mathis Wackernagel est né à Bâle en 1962. Diplômé de l'EPFZ (Ecole polytechnique de Zurich), il part pour Vancouver (Canada), où il obtient un doctorat à l'Université de Colombie britannique. Il poursuit ses recherches sur l'environnement en Amérique du Nord; en 1994, il met au point avec son professeur David Rees le concept d'empreinte écologique, un indice environnemental largement repris depuis lors.



En 2003, il fonde en Californie un centre de recherche environnemental, Global Footprint Network, basé à Oakland, qu'il dirige à ce jour. Saluée par divers prix aux Etats-Unis, son action en faveur d'une meilleure compréhension de la relation étroite qui unit l'humanité à son environnement a débouché sur divers mandats d'experts. Il travaille non seulement avec le WWF, mais aussi avec diverses agences gouvernementales sur l'environnement et l'économie. Il y a deux mois, il a été invité à Paris par la Commission Stiglitz. Chargée de trouver de meilleurs indicateurs de l'activité humaine que le PIB (Produit intérieur brut), celle-ci devrait faire des propositions prochainement. Son bref retour en Europe a été l'occasion de découvrir, de ce côté-ci de l'Atlantique, «le Suisse qui monte». Dont on reparlera. ///

*(Ad)*

**L'empreinte qui tue**

Global Footprint Network calcule l'empreinte écologique que l'humanité grave dans la nature. Cet indice économique-environnemental quantifie les ressources (naturelles, halieutiques, minières, etc.) offertes par la planète et les met en relation avec leur utilisation par l'homme (via l'agriculture, l'industrie, la pêche, etc.). Le calcul prend aussi en compte les déchets produits et la capacité de la nature à les recycler. Le résultat est mesuré en hectares globaux. A chacun des six milliards

d'êtres humains, la Terre en offre 2,1, quantité qui permet à Mère nature de se régénérer sans mal. Or aujourd'hui, l'homme en exploite 2,7 (moyenne mondiale).

Cet indicateur donne une idée précise, beaucoup plus large et bien différenciée du seul PIB, de la souffrance que l'homme impose à son environnement. Souffrance est le mot puisque l'impact de l'homme sur la planète dépasse de 30% la capacité de la Terre à renouveler ses ressources. L'homme est donc

en train de détruire son capital environnement.

Scientifique et militant, Mathis Wackernagel a trouvé un allié de poids dans le WWF, qui reprend et diffuse les études de son institut californien Global Footprint Network. Celui-ci met à jour tous les deux ans l'empreinte écologique mondiale, par pays et par régions. La dernière étude, publiée à l'automne 2008, montrait une nouvelle augmentation de la charge que l'activité humaine impose à son environnement. *(Ad)*